

avalanches d'eau qui s'abattent sur le Mexique depuis le mois de juin. Les bras étaient nécessaires aux semailles du maïs, et, pour éviter la famine, le Mexicain des terres chaudes devait rester attaché à son sol durant le temps des travaux agricoles.

A peine la nouvelle de l'entrée à Mexico fut-elle confirmée, que la contre-guérilla leva le camp. Une expédition sur la ville juariste de Cotastla venait d'être décidée. Cent cavaliers et cent trente fantassins se mirent en route au soleil couchant. San-Miguel, à quatre lieues de la Soledad, fut la première étape. Non loin de San-Miguel il y avait un village nommé *Cueva-Pintada* (la caverne bigarrée), connu par le concours prêté à des massacres qui avaient enlevé à la légion étrangère une de ses compagnies au mémorable combat de Camaron (1). On marcha sur ce village, et malgré les coups de fusil d'un gros parti de cavaliers qui s'était retiré derrière une vaste *barranca* pour surprendre la colonne, la Cueva-Pintada fut réduite en cendres. Les propriétaires des maisons qui recélaient les effets enlevés aux victimes de Camaron furent emmenés prisonniers. Après un tel exemple, on crut pouvoir obtenir la reddition volontaire de Cotastla.

(1) C'est au bourg de Camaron que le 2 mai 1863 une compagnie de la légion étrangère fut massacrée après une lutte héroïque soutenue contre les troupes juaristes.

Une lettre du colonel Du Pin plaça le commandant de cette place, don Hilario Osorio, dans la nécessité de choisir entre l'amnistie la plus large pour le passé ou une guerre à outrance. Une femme servit de courrier. Le lendemain, l'intrépide amazone, montée sur un bel étalon, amenait au camp le plénipotentiaire d'Osorio, qui acceptait l'amnistie. La colonne se dirigea aussitôt sur Cotastla. L'Atoyac, grossi par les pluies de l'hivernage, était effrayant dans sa course et roulait avec lui des blocs de rochers détachés de la montagne. Malgré d'immenses difficultés, toute la troupe, après quelques pertes de chevaux entraînés par le torrent, termina son passage à la lueur de grandes branches résineuses allumées sur la berge. Le curé, entouré d'Indiennes chargées d'enfants qu'elles portaient sur les reins enroulés dans un pli du *rebozo*, attendait le chef français sur la rive. On pénétra dans la ville; elle était déserte. Sur la place, un débit de liqueurs tenu par un Espagnol était seul ouvert.

Cotastla est la plus ancienne ville des terres chaudes, qu'elle domine politiquement. Une centaine de maisons de bambous, une chapelle délabrée, une maison de pierre, une fontaine tarie et un marché couvert en chaume, flanqué de quatre ou cinq bancs de maçonnerie peints en rouge, voilà cette ville. Comme tous les centres de la zone du

littoral, elle est bordée de bois et forme presque entonnoir, grâce aux mamelons et aux gorges d'aspect sauvage dont elle est cernée. L'isolement de Cotastla, sa sombre ceinture de broussailles presque impénétrables, le silence de la ville et l'absence de tous les hommes qui avaient évacué les maisons pour courir au large, conseillaient des mesures de prudence pour la nuit. On n'alluma pas de feux de bivouac, et les cavaliers couchèrent sur la place à la tête de leurs chevaux, la bride passée dans le bras. Vers le 15 juin, dans la soirée, des Indiens porteurs de dindes et de grandes jattes pleines de graisse vinrent s'installer près du marché. Ils avaient tout l'air, à voir leurs yeux inquiets, d'émissaires chargés d'examiner les allures des Français et de s'assurer de leurs bonnes dispositions. Ils demandèrent en échange de leurs marchandises des prix fabuleux, qui furent payés intégralement. Ce dernier procédé leur sembla de bon augure, et quand ils se retirèrent le soir, riches de piastres facilement gagnées, ils firent un adieu cordial. Le 16, avant les premières lueurs du matin, les maisons de Cotastla s'animèrent, et le chef Osorio, précédé par le curé, suivi de tous les notables, se présenta chez le commandant français pour le remercier d'avoir épargné sa femme et ses filles, restées dans la ville. Une allocution

des plus conciliantes adressée par le chef de la contre-guérilla à l'alcade offrant sa soumission fit bon effet sur les assistants. Le lendemain, la population, avisée de la conduite des Français, rentrait en masse. Un marché considérable étalait sur la place tous les fruits des terres chaudes. Les approvisionnements pour la troupe abondaient, et la concurrence, en face des piastres bien sonnantes, avait créé des tarifs raisonnables (1). A midi, dans la salle et sous les arcades de la municipalité, tous les habitants se réunirent d'eux-mêmes pour nommer un nouvel alcade. Le nom d'Osorio était dans toutes les bouches, sur l'avis même de l'autorité française; mais le chef mexicain, avec une grande loyauté, déclara, séance tenante, « qu'il refusait pareil honneur, ses convictions libérales étant contraires à l'intervention; » il ajouta « qu'il avait engagé sa parole de soldat de ne plus servir contre les Français. » Il tint parole. Le vote fut favorable à l'ancien alcade, don Juan Domiguez, que Cotastla s'était donné avant le débarquement des flottes alliées. Le 18 juin, un banquet réunit les fonction-

(1) *Bien sonnantes* est le mot, car au Mexique, par suite de la grande quantité de fausse monnaie qui inonde le pays, pas un débitant ou négociant ne reçoit un petit ou gros paiement sans faire rebondir les piastres sur son comptoir, et notre amour-propre a dû céder devant cette mesure générale de prévoyance.

naires et les notables de Cotastla aux officiers de la contre-guérilla. On jura fidélité aux ordres du général en chef, et le soir on se sépara.

Aussitôt après la prise de Cotastla, la colonne expéditionnaire reçut l'ordre de se rendre à Cordova, où elle devait se remonter en chevaux. Au moment du départ, un habitant de Cotastla eut à se plaindre de mauvais traitements exercés sur lui par un *colorado*. Justice fut rendue. Le coupable fut condamné aux ceps. La ville s'était engagée à le ramener à Cordova dès qu'il aurait subi sa peine; elle tint sa promesse : quelques jours après, une bande d'habitants armés sortit de Cotastla pour ramener le soldat brutal à Cordova avec les plus grands égards.

La marche sur Cordova ne fut guère favorisée au début. Les premières journées (19 et 20 juin) furent marquées par des pluies torrentielles. Tous les ruisseaux étaient gonflés, et les chemins de traverse étaient défoncés ou changés en lacs. Un seul incident fut à noter dans ces deux jours, — la visite de la colonne en marche à un curé qui avait fait échapper devant notre cavalerie des partisans mexicains réunis au *rancho* de San-Juan de la Punta. Cet excellent ecclésiastique, décrié à dix lieues à la ronde, tenait boutique de liqueurs, et, tout en les débitant à un prix élevé, chaque samedi

il grisait les guérillas, qu'il dépouillait ensuite de leur argent dans une partie de *monte*. La séance de jeu durait deux ou trois jours de suite. Le curé reçut le sage avis de renoncer à son commerce, de moins fréquenter les guérillas, et de travailler à sa propre conversion avant de songer à celle de ses paroissiens.

Un des plus beaux spectacles des terres chaudes, c'est le panorama de la montagne du Chiquihuite. On arrive au pont jeté sur le torrent du même nom après avoir traversé une région aride et monotone. Une fois le pont franchi, on voit l'horizon bleuâtre, fuyant dans les gorges de la forêt vierge du Chiquihuite, se parer de teintes merveilleuses, blanchi parfois par les vapeurs qui s'élèvent légèrement des bois. La route, taillée dans le roc, gravit le flanc de la montagne. Le torrent roule avec fracas ses eaux glaciales et limpides, qui s'en vont jaillissant de cascade en cascade à l'ombre des cocotiers et des bambous. Partout c'est un splendide fouillis de verdure et de fleurs, où se donnent rendez-vous les plus brillants oiseaux de la création, depuis l'oiseau-mouche jusqu'au *guacamayas* (gros perroquet) à la queue traînante. Le touriste qui s'arrête au haut de la pente pour reprendre haleine, peut jeter un regard en arrière : de là il découvre, quand les terres chaudes ne sont pas voilées de

brouillards, trente lieues de pays jusqu'aux bords du golfe du Mexique.

La grande route, qui monte assez rapidement du Chiquihuite à Cordova, est par les beaux temps d'un parcours facile. On a quitté à peine les terres chaudes, on est déjà en terre tempérée. Sur les penchans des montagnes, arrosées par de nombreuses sources, fleurissent les caféiers aux baies rougissantes, — dans les bas-fonds les bananiers, — à mi-pente les plantations de coton. Le chemin de Cordova serpente dans les bois. A une lieue de la ville se dresse, comme une sentinelle avancée, un roc volcanique, couronné d'arbres magnifiques, qui commande le défilé. C'était jadis le refuge de tous les bandits, qu'il était impossible d'y poursuivre sous les énormes blocs de pierre qu'ils faisaient rouler pour leur défense.

Le 20 juin, un peu après midi (c'est toujours vers trois heures que les orages commencent à gronder dans le ciel du Mexique), une pluie torrentielle inondait la vallée de Cordova. Les échos du tonnerre roulaient majestueusement de montagne en montagne. Cavaliers et fantassins étaient trempés jusqu'aux os, et les chevaux, aveuglés par l'averse, avançaient avec peine sur la route où, l'été dernier encore, dans des circonstances pareilles, on a vu se noyer des mulets avec leur

charge. Enfin apparut à un détour du chemin la *garrita* de Cordova. La *garrita*, peinte en rouge et en blanc, est le bureau d'octroi et de douane placé à un kilomètre de chaque ville, que les contrebandiers savent si bien éviter, grâce à la complicité payée des agents. C'est un bâtiment à trois ou quatre arcades. Au-dessus et au centre se détache l'écusson national, qui porte l'aigle du Mexique reposant sur des feuilles de nopal et écrasant un serpent dans son bec et ses serres. Un quart d'heure après, la contre-guérilla, passant à travers les atterrages embourbés dont la route était encombrée, entra à Cordova, où elle séjourna, pour se reposer de ses rudes fatigues, jusqu'au 25 juin.

Cordova, la première ville après Vera-Cruz que le voyageur rencontre sur la route de Mexico, est admirablement située en terre tempérée. Le climat, quoique toujours imprégné d'une chaleur humide pendant l'hivernage, est agréable le reste de l'année. De riants jardins, désertés encore en 1863, entourent la ville, excepté du côté d'Orizaba, où elle est dominée par les bois. Elle compte aujourd'hui deux ou trois mille âmes; elle en comptait douze mille avant les dernières révolutions. Au centre de la ville est une vaste place dont le pavage remonte encore aux Espagnols. Du côté du sud, s'élève une belle église au clocher élané, de vieille

construction. Ce temple, riche autrefois avant le pillage des bandes, est plein de christes et de saints affublés de ridicules costumes ou de martyrs, écorchés, hideux à voir. Pour comprendre de pareilles erreurs, il faut savoir que les populations indiennes poussent à l'absurde le culte et l'adoration des images. Un clergé trop avide ne cesse d'exciter leur fanatisme par des processions à travers les rues, où tous les anges et les saints du paradis, descendus sur terre et se promenant à cheval, en voiture ou en litière, font escorte au saint sacrement : les uns sont couverts de plumes, d'or et de soie ; les autres sont habillés aux dernières modes célestes. Au bruit de cent cloches qui carillonnent à toute volée, le prêtre qui porte le saint sacrement se voit traîné dans le carrosse le plus élégant de la ville, et pendant qu'il s'y prélassait, les fidèles et les plus jolies femmes, armés de cierges et de lanternes en argent massif, marchent à pied, groupés autour de sa voiture. Derrière la nef de l'église de Cordova, se dressent les croix du cimetière. Au nord, sur l'autre façade de la place, un vaste bâtiment aligne ses blanches arcades, bordées d'un long escalier de pierre (1). Le soir, tout est silencieux : cette solitude est faiblement éclairée par quelques lan-

(1) Ce sont le tribunal, la municipalité et la prison publique. (*Juzgado, aguntamiento et carcel publico.*)

ternes. Des villes mexicaines, Vera-Cruz seule fait usage du gaz. La population de Cordova ne manque pas d'affabilité. Un des principaux habitants, riche à millions, grâce à ses caféières qui couvrent tout le flanc droit de la montagne, profita du séjour des officiers français pour les inviter à une petite fête de famille. Après être allé faire ses études de droit et de médecine en France, malgré sa grosse fortune, il était revenu au pays natal tenir une petite boutique d'épicerie. Dans son salon, d'une élégance toute mexicaine, il y avait quatre pendules dorées ; pas une ne marquait l'heure. Les huit jeunes filles de la maison chantèrent au piano, le fils accompagna ses sœurs sur la flûte. Le concert se termina par une distribution de tasses de chocolat, toujours admirablement préparé au Mexique, où les indigènes font une immense consommation de cacao, et de grands verres d'eau glacée. Les femmes, dont plusieurs étaient jolies, bien parées, quoique ne portant pas de bas (1), couvertes de magnifiques cheveux épars sur leurs épaules, fumaient la cigarette assises en rond, et leurs petites lèvres aux dents blanches laissèrent

(1) Encore aujourd'hui beaucoup de Mexicaines appartenant à la classe moyenne (*medio pelo*) conservent les jambes nues ou de longs pantalons fort disgracieux flottant jusque sur la chaussure.

échapper après la collation, selon l'habitude du pays, ces légers bruits du gosier que l'urbanité française condamne, mais qui sont très-bien reçus par les Espagnols et les Arabes quand ils veulent faire honneur à leurs convives ou à leurs hôtes. La meilleure société de Mexico a plus tard, au contact des officiers français légèrement surpris, modifié cette coutume un peu primitive.

V

Cinq jours de repos passés à Cordova furent utiles à la contre-guérilla. Pendant ce temps, elle fit les préparatifs nécessaires pour mener à bonne fin diverses opérations projetées contre deux villes juaristes, Coscomatepec et Huatusco. En cas de succès, la tournée devait durer deux ou trois semaines. Le 25 juin, après le coucher de la lune, la colonne expéditionnaire se mit en route, forte de cent cavaliers et de cent fantassins, éclairés par la petite contre-guérilla mexicaine de Cordova du commandant Vasquez, ralliée à nos armes. Après une heure de marche, on rencontra une *barranca* d'une immense profondeur, mais si étroite que le son arrivait d'une berge à l'autre. Une partie de

l'infanterie, baïonnette au canon, s'engagea dans les pentes rapides et sinueuses du gouffre, dont les siècles ont creusé le lit souterrain, ravagé par les eaux. La cavalerie mit pied à terre, et malgré tous les éboulements de cailloux croulants sous les fers des chevaux, on parvint à l'autre pente, pleine de difficultés dans les escarpements. A mi-chemin, l'infanterie se massa sans bruit; trois *quien viva!* (qui vive!) pleins d'angoisse furent lancés dans l'espace. Le silence seul répondit. Les fantassins grimpaient toujours. Un cri d'alerte fut poussé. Une vaste barricade dominant le défilé s'éclaira de mille lueurs, et malgré les décharges de mousqueterie plongeante, la barricade, abordée de front, fut enlevée. Les défenseurs, poursuivis pendant trois kilomètres jusqu'au village de Tomatlan, laissant bonne partie des leurs massacrés à l'arme blanche, s'enfuirent dans les bois après une résistance qui leur coûta cher. La contre-guérilla éprouva aussi quelques pertes: le sergent-major de l'infanterie eut le ventre traversé d'une horrible blessure. Il était temps d'arriver à Tomatlan; ce village, quelques jours auparavant, s'était rallié à l'intervention. Le soir même, des contingents de Huatusco faisaient irruption sur ce petit centre en criant vengeance. L'engagement de nuit l'avait sauvé du pillage. Le 26, on arrivait à Coscomate-